

BIBLIOTHÈQUE SPÉCIALE DE LA SOCIÉTÉ
DES
AUTEURS ET COMPOSITEURS DRAMATIQUES

Agent général : LOUIS LACOUR

UN SOIR
QU'IL NEIGEAIT

COMÉDIE EN UN ACTE

DE

M. AUGUSTE JOLTROIS



PARIS
LIBRAIRIE DRAMATIQUE

10, RUE DE LA BOURSE, 10

1867

Digitized by Google

PERSONNAGES

BAYERISCHE STAATS- BIBLIOTHEK MÜNCHEN	—
LUCIEN DELCOURT trente ans.....	M. GEORGES.
LOUISE, sa femme, vingt et un ans.....	M ^{lle} LEPRÉVOST.
SUZETTE, femme de chambre.....	M ^{lle} SCHNEIDER.

La scène se passe à Paris, chez Lucien Delcourt.

NOTA. Les couplets peuvent être très-facilement supprimés si la pièce se joue dans un salon. Dans ce cas, la scène septième devra s'arrêter à ces mots : « Et je suis plus tranquille. »

BIBLIOTHÈQUE SPÉCIALE

DE LA

SOCIÉTÉ DES AUTEURS ET COMPOSITEURS DRAMATIQUES

AGENT GÉNÉRAL : LOUIS LACOUR



UN SOIR QU'IL NEIGEAIT

Salon. — Portes au fond, à gauche et à droite. — Cheminée à gauche. — A droite, un canapé et une psyché. — Petit guéridon.

SCÈNE PREMIÈRE

LUCIEN, LOUISE.

(*Lucien est assis à gauche, devant la cheminée; il tisonne. Louise est assise à droite; elle brode.*)

LUCIEN, *à part*, regardant l'heure à la pendule et à sa montre.

Sept heures ! et pas encore de lettre ! Chauvinet m'aura oublié...

LOUISE, *appelant*.

Lucien !

LUCIEN, *à part*.

Il est vrai que je ne compte plus pour lui. Je suis un homme fini : je suis marié.

LOUISE, *appelant*.

Lucien !

LUCIEN, *à part*.

Ils sont étonnants, ces vieux garçons ! ils ont vraiment l'air de croire qu'un mari n'est plus bon qu'à se faire enterrer. Je me sens pourtant encore très-vivant, moi...

* Lucien, Louise.

LOUISE.

Lucien ! oh ! décidément... (*Elle se dirige vers Lucien lui touche légèrement la tête.*) Voilà des oreilles qui auraient grand besoin d'être corrigées ; elles font bien mal leur service !

LUCIEN.

Hein ! tu dis ?

LOUISE.

Je dis que, depuis cinq minutes, je me casse la voix pour me faire entendre ; mais c'est peine perdue.

LUCIEN.

Oh ! pardon !

LOUISE.

Tu étais donc bien absorbé ?

LUCIEN.

Moi ? Du tout. Je m'amusais à voir voltiger les étincelles. Tiens, regarde. (*Frappant avec les pincettes.*) Y en a-t-il, dans une seule bûche, de ces petits diabolins enflammés ! (*Frappant encore.*) Tiens ! ils ont l'air de se poursuivre. Tiens, tiens ! C'est très-amusant !

LOUISE.

Il faut que tu trouves bien peu d'amusement dans ton ménage, pour être forcé d'en demander aux bûches de ton foyer. Décidément, Lucien, tu me caches quelque chose.

LUCIEN.

Quelle idée ! (*Il se lève.*)

LOUISE.

Oui, oui. Voilà deux ans que nous sommes mariés, et si, malgré la meilleure volonté, je suis restée ignorante sur bien des choses, j'ai du moins la prétention d'avoir appris à te connaître. Eh bien, autant tu étais gai, expansif autrefois, autant, depuis huit jours, tu es soucieux, préoccupé. Tu as toujours l'œil grand ouvert comme si tu regardais dans le passé, et j'ai bien le droit de m'en inquiéter un peu, moi qui suis le présent... *(Geste de Lucien)* Ce n'est pas tout.

LUCIEN.

Voyons. C'est tout un réquisitoire.

LOUISE.

Depuis ce matin, tu passes ton temps à regarder ta montre et la pendule. Puis, chaque fois que l'on sonne, ta figure s'anime ; tu es dans l'attente. Et quand tu apprends que ce coup de sonnette annonçait quelque visiteur insignifiant, tu as un mouvement d'impatience tout aussitôt réprimé, comme si tu craignais de me laisser lire dans ta pensée. *(Elle s'assied sur la chaise près du guéridon.)*

LUCIEN.

C'est fini ? Ah ça mais ! quel excellent juge d'instruction tu ferais ! Rien ne t'échappe. Et moi qui étais sans défiance ! Je me figurais bonnement n'avoir épousé qu'une jeune et charmante femme.

LOUISE.

Accusé, n'essayez pas d'endormir la justice avec vos com-

pliments. Le tribunal écoute. Défendez-vous, si c'est possible.

LUCIEN.

Ce ne sera pas difficile. Mais d'abord mon doux juge me permettra bien de lui dire qu'il a beaucoup trop d'imagination. Ce qu'il a pris pour des soucis, des préoccupations, n'est que l'effet d'un léger malaise.

LOUISE, *vivement et se levant.*

Tu es malade ! mais, en effet, je me souviens : tu n'as pas dîné.

LUCIEN.

Tu vois... tu te le rappelles : je n'ai pas dîné. (*A part.*) J'espérais souper.

LOUISE.

Il faut appeler le médecin.

LUCIEN.

Bon ! encore de l'exagération ! De l'exagération de tendresse, je le veux bien, mais qui a l'inconvénient de t'alarmer inutilement. Je n'ai pas parlé de maladie, mais d'un léger malaise... un peu de lourdeur qui provient du temps atroce des derniers jours. De la neige... des brouillards... de la pluie ! — Soyez donc valide, et surtout gai, par un temps pareil !

LOUISE.

Mais depuis ce matin le vent a changé. (*Consultant le*

baromètre.) Vois... le baromètre monte. — Que ta gaieté remonte aussi ! Demain le soleil brillera. Allons ! chasse ce maudit nuage de tristesse, et rends moi bien vite ce qui est mon vrai soleil, à moi, ce bon sourire que j'aime tant !

LUCIEN.

Chère Louise !

LOUISE.

Tu me jures, n'est ce pas, que je ne suis pour rien dans tes préoccupations. Mon Lucien n'a pas à se plaindre de moi ?

LUCIEN.

Toi ! tu es un ange.

LOUISE.

Oh ! pas de ces grands mots-là, monsieur ; je ne les aime pas. D'ailleurs, je n'ai pas besoin qu'on me donne des ailes. Qu'est-ce que j'en ferais ? Je n'ai nul désir de m'envoler... surtout maintenant que je te sais souffrant. Je me fais ta garde-malade, et j'entre de suite en fonctions. Pour commencer, je te défends... avec ta permission... de sortir ce soir.

LUCIEN, regardant la pendule à la dérobée, à part.

Sept heures et demie ! (*Haut.*) Oh ! je ne sortirai pas...

LOUISE.

A la bonne heure ! voilà un malade obéissant ! Et qu'est-ce que nous ferons ?

LUCIEN.

Tout ce que tu voudras. (*A part.*) Du moment que je ne peux pas faire ce que je voudrais...

[LOUISE.

Alors tu pourrais me continuer la lecture des *Crimes de Paris*. C'est si amusant!

LUCIEN.

Hum!... un peu long... vingt volumes.

LOUISE.]

On s'amuse plus longtemps.

LUCIEN.

Tiens! c'est une idée. Mais je ne l'aurais jamais eue tout seul. Oh! non.

LOUISE.

Encore une bonne soirée que nous allons passer en tête-à-tête, comme toujours!

LUCIEN, *à part*.

Comme toujours!

LOUISE.

Aussi, que de fois je me suis félicitée de ne pas avoir écouté les donneurs de conseils!

Ain de l'Héritière.

On me disait : « Tremblez, petite,
L'hymen est un lien de fer,
L'époux, un Satan hypocrite,
Qui fait du ménage un enfer. » (*Bis.*)
Malgré cet avis charitable,

J'ai persisté, bien m'en a pris,
Car mon Satan est un bon diable,
Et mon enfer un paradis.

Et si tu savais ce qu'on m'a dit de toi !

LUCIEN.

Hein ? tu ne m'as jamais parlé de cela.

LOUISE.

C'était inutile, puisque je n'y ai pas cru.

LUCIEN.

N'importe. Il est toujours bon de connaître les petites méchancetés qu'on dit sur nous, ne fût-ce que pour avoir la preuve qu'il nous reste des amis intimes. — Était-ce avant le mariage ?

LOUISE.

Oui. Je me rappelle encore. C'était dans le jardin des Tuileries, où je venais passer quelques heures, chaque jour, avec ma famille... Toi aussi, tu y venais tous les jours, sous prétexte de dessiner je ne sais plus quelle statue mythologique placée à dix pas de nous. Ma bonne tante s'était figuré que tu avais un caprice pour cette déesse de marbre.

LUCIEN.

En tous cas, depuis lors, le marbre aurait bien baisé dans mon estime. Mais enfin, que te disait-on de moi ? Je suis impatient de savoir...

LOUISE.

On prétendait que tu étais... je ne sais comment dire le mot...

LUCIEN.

Dis-le comme on te l'a dit.

LOUISE.

Que tu étais un peu... coureur.

LUCIEN.

Ce n'est que cela? Mais tout le monde court en ce monde. Tout le monde court après le bonheur. Seulement il y en a qui courent toute leur vie, faute de pouvoir l'atteindre. Moi, j'ai mis la main dessus... *(Il lui prend la main.)* Je ne cours plus.

LOUISE.

Ce bon Lucien! je ne suis plus inquiète, et je cours...

LUCIEN.

Après le bonheur?

LOUISE.

Non. Je cours chercher le livre, et je reviens... Je reviens vite.

LUCIEN.

Soit! *(A part.)* Allons, je reste! *(Haut.)* Mais dis à Suzette de m'apporter mes pantoufles et ma robe de chambre.
(Louise sort par la droite.)

SCÈNE II

LUCIEN, *d'un ton ironique.*

Oui !... Les pantoufles et la robe de chambre sont deux grandes joies de la vie d'intérieur. Il y en a bien une troisième, le bonnet de coton, mais je n'en use pas... du moins pas encore. Oh ! il faudra que j'y arrive comme les autres... Pantoufles, robe de chambre et bonnet de coton : il n'y a pas de mari complet sans cela : c'est le costume de l'emploi. Les pantoufles d'abord !... elles sont indispensables à l'homme qui a juré d'enterrer sa vie dans son ménage. Et la robe de chambre ! seule elle peut envelopper convenablement un corps que l'excès de bien-être et le défaut d'exercice conduisent fatalement à l'obésité. Quant au bonnet de coton, il a pour mission d'empêcher les bruits du dehors d'arriver jusqu'à des oreilles qui n'ont plus le droit de les entendre. Ah ! quelle sottise... Qu'est-ce que j'allais dire ? une sottise. Ne vais-je pas m'aviser de crier contre le mariage ? Triple sot que je suis ! N'ai-je donc pas été heureux depuis deux ans ? — Si, mais... — N'ai-je donc pas pour compagnie une vraie créature du bon Dieu ? — Si, mais... — Mais, quoi ? — Mais ce bonheur continu, et toujours, toujours le même, finit à la longue par agacer. Je me fais l'effet d'un homme qui serait condamné à ne manger que des suprêmes de volaille. Les premiers jours, c'est bon, je ne dis pas ; c'est même très-bon. Mais trois cent soixante-cinq suprêmes par an... C'est beaucoup, beaucoup trop, et je voudrais pouvoir changer un peu mon ordinaire, ne fût-ce qu'un jour. (*On entend une sonnette.*) On sonne ! si c'était... Oh ! depuis ce matin on a sonné vingt fois ; vingt fois j'ai dit : « Si c'était ! » et vingt fois il s'est trouvé que c'était autre chose.

Allons! je me trompais encore. Rien; — toujours rien!
(*Voyant entrer Suzette.*) Si! ah!*

SCÈNE III

LUCIEN, SUZETTE.

SUZETTE, *présentant une lettre.*

Monsieur, un commissionnaire vient d'apporter cette lettre.

LUCIEN.

De Chauvinet!... **Donnez-vite! (*Il prend la lettre et lit.*)

SUZETTE, *à part.*

Est-il pressé! Quel est donc ce Chauvinet? — Sans doute un ami de la maison. Je ne l'ai pourtant jamais vu ici.

LUCIEN.

Le commissionnaire est toujours là?

SUZETTE.

Oui, monsieur.

LUCIEN, *se mettant devant le guéridon et écrivant.*

Bien. — Attendez une minute.

SUZETTE, *à part.*

Je n'attendrai pas longtemps s'il va de ce train-là. — Comme il est agité! Il y a quelque chose là-dessous! A la place de madame, je ne serais pas tranquille!

* Lucien, Suzette.

** Suzette, Lucien.

LUCIEN, *fermant sa lettre, à part.*

Est-ce bien raisonnable ce que je fais là? Hum! hum!
Ah! c'est de l'enfantillage! (*Il donne la lettre à Suzette.
Celle-ci sort.*)

LUCIEN.

Je suis tout simplement absurde avec mes scrupules. Ne dirait-on pas que je médite une énormité! Mais Philémon et Baucis, ces deux grands prix Monthyon du mariage, n'ont pas la conscience plus nette que moi. Car enfin, de quoi s'agit-il? Il y a huit jours, je rencontre un camarade d'enfance, Léon Chauvinet, que je n'avais pas vu depuis un siècle... deux ou trois ans. Nous entrons chez Bignon, et là, tout en déjeunant, nous parlons d'autrefois, et nous ressuscitons en pensée toutes nos joyeuses années de jeunesse. Nous nous rappelons tout, nos travaux, le matin, avec les professeurs en robe noire, nos plaisirs, le soir, avec les professeurs en robe rose, le bal, les spectacles, les soupers, le champagne... Ah! le champagne! quel gai complice nous avons là! C'était le bon temps, et, rien que d'y songer, je me sentais tout ragaillard! « Eh bien, me dit Chauvinet, qui t'empêche de recommencer cette vie-là pendant une nuit?... en tout bien tout honneur, s'entend. Je préviendrai quelques vieux camarades; nous souperons, nous irons au bal de l'Opéra, et le lendemain tu rentreras tranquillement dans ta coquille conjugale. Est-ce dit? — Soit! » — Et maintenant Chauvinet me demande si je suis toujours dans les mêmes dispositions et si je serai libre ce soir? J'ai répondu oui, et j'ai si peu d'arrière-pensée que je vais prévenir Louise de cette petite escapade. Moi, d'abord, je ne sais pas mentir; je n'ai jamais su, et je ne saurai jamais. Puis, je suis bien sûr que ma femme sera enchantée de me voir prendre un peu de distraction. Elle est

si bonne et elle a une telle confiance en son mari, ma femme! (*Entre Louise; elle tient un livre.*)

SCÈNE IV

LUCIEN, LOUISE, *elle entre en fredonnant.*

LUCIEN.

Comment, Louise! c'est toi qui chantes? Minerve fredonne un air de vaudeville. Et cette figure animée, radieuse... Que veut dire?

LOUISE.

Cela veut dire, mon ami, qu'il m'était entré en tête toutes sortes de vilaines idées, et qu'elles en sont sorties pour ne plus jamais revenir... Oh! jamais! Je suis bien heureuse!... Mais, toi même... je n'avais pas remarqué... Je t'ai laissé, non pas maussade, oh! non, mais sur la limite, et maintenant ton œil est vif, ta voix est gaie... Quel changement!

LUCIEN.

Oui, je vais mieux...

LOUISE.

Ah! tant mieux! Nous allons passer une bonne soirée:

LUCIEN.

Je l'espère.

LOUISE.

Et moi, j'en suis sûre. Tiens ! voici le livre. (*Elle lui présente un volume.*)

LUCIEN.

Pourquoi faire ? Quel est ce livre ?

LOUISE.

Mais le tome XVII des *Crimes de Paris*. N'est-il pas connu que tu m'en liras, ce soir, quelques chapitres ?

LUCIEN.

Ah ! c'est juste ! J'en demande bien pardon à ces aimables gredins ; je les avais complètement oubliés.

LOUISE.

Oh ! tu les calomnies. Il y a, dans le nombre, des personnages bien gentils, bien intéressants ; deux surtout, le jeune homme qui cherche sa mère... Comme il est beau et brave, n'est-ce pas ? Et la jeune fille qui cherche son père... elle est si belle et si bonne !...

LUCIEN.

Oui. L'auteur a fait la part de la vertu, 2 pour 100.

LOUISE.

Est-ce que tu crois qu'ils se marieront ?

LUCIEN.

Qui ça ? les 2 pour 100 ? Ah ! plutôt deux fois qu'une. Tu peux dormir bien tranquille.

LOUISE.

Que tu es méchant ! Tu te moques de moi. Mais que veux-tu ?... j'ai besoin de croire que toutes ces jolies choses qui m'intéressent tant, et qui même parfois me font pleurer, sont bien réellement arrivées. C'est si amusant la lecture, surtout pendant les longues soirées d'hiver ! Comment passer son temps autrement ?

LUCIEN, *à part*.

Huit heures et demie ! * Il faut pourtant que j'aborde la grande question.

LOUISE.

Il est vrai que c'est la saison des fêtes, des concerts, des bals...

LUCIEN, *à part*.

Oh ! la transition demandée ! (*Haut avec force.*) Ah ! oui, le bal !

LOUISE, *riant*.

Hein ! Qu'est-ce qui te prend ? Tu m'as fait peur !

LUCIEN.

Je dis : ah ! oui, le bal !... C'est si gai, tout ce mouvement, l'éclat des lumières, la musique, les yeux qui pétillent, les diamants qui scintillent, les jeunes filles qui sautillent... Ma foi ! vive le bal !... surtout le bal masqué. (*A part.*) Ouf ! ce n'a pas été sans peine !

* Lucien, Louise.

LOUISE.

Le bal masqué! Est-ce que tu y es allé?

LUCIEN.

Oui. (*Mouvement de Louise.*) Oh! si peu, si peu; et il y a si longtemps. Et encore, était-ce un bal masqué? Je ne le crois pas; seulement travesti.

LOUISE.

Faut-il te croire?

LUCIEN.

Sans doute; c'est la vérité (*à part*) travestie!

LOUISE.

Ah! tant mieux! * Comment peut-on trouver du plaisir dans un endroit où l'homme le mieux élevé est forcé de parler et d'agir comme celui qui l'est le moins. Et le masque! est-ce que tu comprends cela, toi?... Il me semble, à moi, que si l'on se cache la figure, c'est qu'on a l'intention de faire des choses qu'on ne ferait pas à visage découvert.

LUCIEN.

Hé! hé! il y a du vrai dans ce que tu dis là. (*A part.*) Comment lui avouer maintenant...

LOUISE.

Allons! c'est assez parler de bal. Qu'est-ce que cela peut nous faire? Nous n'avons pas l'intention d'y aller. Mets-toi ici, près de moi, plus près, plus près encore. (*Souriant.*) Je suis sourde. Voici le livre. J'écoute.

* Lucien, Louise.

LUCIEN.

Est-ce que tu ne peux pas lire seule ?

LOUISE.

Non. Tout me semble plus amusant quand c'est toi qui lis.

LUCIEN.

C'est gentil, ce que tu dis là ; mais ce soir je ne suis pas libre. (*A part.*) Vlan ! (*Haut.*) Je suis obligé de sortir, d'aller au bal. (*A part.*) Vlan !

LOUISE.

Au bal !

LUCIEN.

Oh ! pas masqué.

LOUISE.

Je l'espère bien.

LUCIEN.

Un bal en habit noir et en cravate blanche.

LOUISE.

Mais toi qui étais souffrant...

LUCIEN.

Je ne le suis plus. Le baromètre monte... Tiens, vois... et avec une vitesse !... il galope... (*A part.*) Et je voudrais en faire autant.

LOUISE.

Pourquoi ne m'en as-tu rien dit ?

LUCIEN.

Parce que je n'en savais rien. N'as-tu pas entendu sonner, il y a un instant ?

LOUISE.

Oui.

LUCIEN.

Eh bien, c'était un commissionnaire. Il m'apportait une lettre... (*Cherchant dans sa poche.*) Où est-elle donc?... Enfin, d'un M. Chauvinet... un baron! (*A part.*) Cela fait bien! (*Haut.*) Il m'écrit de venir chez lui, ce soir. Mais le bal n'est qu'un prétexte; il s'agit de nous entendre au sujet d'une grande affaire... une spéculation de terrains. Des centaines d'hectares restés improductifs. Il n'y venait rien; nous y faisons venir... des maçons, et nous bâtissons toute une ville. L'affaire est sûre. Il y aura là des capitalistes... des gros. C'est très-important pour moi; mais ce ne sera pas amusant. Que veux-tu? C'est notre lot, à nous autres hommes. Vous ne comprenez pas cela, vous autres femmes! Tiens! je parie que, malgré tout ce que je viens de te dire, tu n'es pas encore bien convaincue que je suis forcé d'aller ce soir chez le baron Chauvinet.

LOUISE.

Comment se fait-il que tu ne m'aies jamais parlé de lui ?

LUCIEN.

Était-ce bien nécessaire ? Tous les jours on se trouve connaître un baron, et l'on ne monte pas sur les toits pour le crier, moi du moins. Puis, il est si peu, si peu à Paris ! Il reste dix mois de l'année dans son castel, au milieu de ses vassaux.

LOUISE.

Est-il marié ?

LUCIEN.

Il est veuf. (*A part.*) Cela fait bien. (*Haut.*) Mon Dieu ! oui ! Pauvre baronne ! fauchée dans son printemps... moissonnée dans sa fleur. (*Il soupire.*) Ce fut un rude coup pour le baron. Il essaye de se consoler en spéculant sur les terrains ; et comme il est bon prince, il veut bien me mettre de moitié dans l'affaire. (*A part.*) Ouf ! j'ai chaud.

LOUISE.

A quelle heure vas-tu chez lui ?

LUCIEN.

A onze heures au plus tard. Oh ! il en est déjà neuf. Le temps de m'habiller... de faire le trajet...

LOUISE :

Est-ce qu'il demeure loin ?

LUCIEN.

Naturellement... un baron ! Comment peux-tu demander cela ? Un baron ne peut demeurer qu'au faubourg Saint-Germain.

LOUISE.

Allons je ne te retiens plus. Espérons que tu ne t'ennuieras pas.

LUCIEN.

Espérons-le, ô mon Dieu !

LOUISE.

Amuse-toi bien... mais, pas trop, monsieur.

LUCIEN.

Enfant ! puisque je serai en habit noir. (*Lucien entre à gauche.*)

SCÈNE V

LOUISE.

Ce cher Lucien ! j'étais d'abord contrariée de le voir aller à ce bal ; maintenant j'en suis enchantée. Nous ne sortons jamais ; il est bien juste qu'il prenne un peu de distraction. C'est cependant bien étonnant qu'on l'ait invité seul ! Il me semblait que d'habitude on n'invitait jamais le mari sans la femme. Il est vrai qu'il s'agit d'une soirée d'ennuis, une soirée d'affaires ! C'est pour moi qu'il veut augmenter sa fortune, qu'il se donne tout ce mal. Il m'aime tant ! (*Elle prend un bougeoir et veut l'allumer à la lampe ; puis, comme elle n'y parvient pas, elle ramasse un papier.*) Ah ! mais non ! c'est une lettre... (*Elle l'examine de plus près.*) Signée Chauvinet. Tiens ! le baron chez qui mon Lucien va au bal. Je n'ai jamais vu de style de baron. Si j'osais ! Non, ce serait

mal. Oh! une lettre d'affaires!... (*Lisant.*) « Cher défunt... » (*Parlé.*) Ah! ah! c'est original!... Mais pourquoi appeler mon mari défunt? Je veux savoir. (*Lisant.*) « Tu » t'es engagé à ressusciter toute une nuit, au profit de » cinq ou six bons vivants de tes amis. Je viens te rappeler » cette promesse. Le programme est des plus simples : » Souper et bal à l'Opéra! Il y aura des truffes et tout ce » qui s'ensuit, histoire d'égayer et d'embellir tes quelques » heures d'existence. Rendez-vous général chez moi, à onze » heures. Le plaisir aime volontiers le mystère : munis-toi » d'un faux-nez. Chauvinet... » Ah! quelle trahison! lui! On m'avait bien prévenue... Mais il paraissait tant m'aimer... et j'étais si heureuse!

AIR de *l'Héritière.*

Aux premiers temps du mariage
L'homme est sans cesse à nos genoux ;
Heureux et fier de son servage,
C'est un amant plus qu'un époux. (*bis.*)
Mais bientôt, — changement funeste! —
La lune de miel s'obscurcit,
L'amant s'en va, le mari reste,
Et le bonheur s'évanouit.

Mais comment l'empêcher d'aller à ce bal? comment le retenir? Ah! (*Elle sonne; Suzette entre.*)

SCÈNE VI

LOUISE, SUZETTE.

SUZETTE.

Madame a sonné? *

* Suzette, Louise.

LOUISE.

Oui. Vous savez où demeure ma mère ?

SUZETTE.

Oh ! certainement, madame.

LOUISE.

Allez lui dire que je la prie de venir tout de suite.

SUZETTE.

Oui, madame.

LOUISE, *à part.*

Ma mère me dira ce que je dois faire. Moi, je n'ai pas appris à avoir de volonté. Je me trouvais si bien de faire tout ce que Lucien voulait. (*Elle sort par la droite.*)

SCÈNE VII

SUZETTE, puis LUCIEN.

SUZETTE.

Comme madame est triste ! On ne m'ôtera pas de l'idée que c'est à cause de la lettre que monsieur a reçue ce soir. Est-ce que?... Dame!... on ne peut jamais jurer de rien avec les hommes... Il y en a pourtant de bons... à ce qu'on dit ! Car, moi, je ne suis pas mariée... et je suis plus tranquille...

Air du *Verre.*

Un beau jour, sans savoir comment,
Les yeux fermés on se marie;

Et quand je songe au dénoûment,
 Je préfère la loterie.
 Là, du moins, si c'est hasardeux,
 Je peux, pour augmenter ma chance,
 Prendre autant de billets que j' veux,
 Et si je perds, je recommence.

Tandis que quand on a un mari... bon ou mauvais... il faut le garder. (*Entre Lucien par la gauche ; il est à moitié habillé.*)

SCÈNE VIII

SUZETTE, LUCIEN.

LUCIEN, *chantant*. *

Liberté chérie,
 Seul bien de la vie.

SUZETTE, *à part*.

Comme monsieur est gai !

LUCIEN, *chantant*.

Liberté chérie,
 Le bonheur est là.
 Tra la la.

(*Voyant Suzette.*) Ah ! Suzette, allez me chercher une voiture.

SUZETTE.

Oui, monsieur...

LUCIEN, *chantant*.

Tra la la... tra la la... (*A Suzette.*) Eh bien?... qu'est-ce que vous faites-là ? Vous n'avez donc pas entendu?... Partirez-vous ?

* Suzette, Lucien.

SUZETTE.

On y va, mon Dieu, on y va ! (*A part.*) Fait-il ses tra la la !
(*Elle sort.*)

LUCIEN, *se mettant devant la psyché.*

Je vais donc revoir les anciens ! Mais voudront-ils me reconnaître ? Deux ans de mariage changent bien un homme. Eh mais ! si cette glace dit la vérité, et je ne l'ai achetée que pour cela, mes bons petits camarades, qui sont mes contemporains, après tout, n'auront pas trop le droit de me traiter de perruque... Chauvinet surtout. Il paraît jeune d'abord ; puis, si vous y regardez de près, vous apercevez une ride par-ci, un cheveu blanc par-là... — sans compter des rhumatismes. Car il porte des rhumatismes, Chauvinet. Moi, je porte de la flanelle, et je m'en trouve bien, je me sens tout ingambe. Tout à l'heure, pendant que je m'habillais, il me semblait entendre l'orchestre de Strauss, et il m'est passé par la tête, ou plutôt par les jambes certain cavalier seul qui eût fait sourire Terpsichore ; et, ma foi, je pourrai peut-être bien en régaler ce soir les habitués de l'Opéra. Oui, mais ! dans un quadrille, il y a d'autres figures que le cavalier seul, il y a la chaîne des dames, ce quidonne le droit de supposer qu'il y a des dames. Chauvinet ne m'en dit rien dans sa lettre ; mais comme il est resté dans le mouvement, lui, j'aime à croire qu'il aura songé à cet accessoire indispensable et toujours si charmant. Oh ! les femmes !... (*Voyant entrer Louise.*) Oh ! ma femme !

SCÈNE IX

LUCIEN, LOUISE.

LUCIEN. *

Ah ! ah ! c'est toi. Tu vois ; Je m'habille. C'est une rude

* Louise, Lucien.

corvée. va ! et s'il ne s'agissait pas d'une affaire de plusieurs millions...

LOUISE, *à part.*

Et je ne puis rien dire!...

LUCIEN.

Je suis sûr qu'il gèle dehors. Hou !... J'aurais été si heureux de passer la soirée tranquillement au coin de mon feu, dans ma bonne robe de chambre, auprès de ma petite femme chérie !

LOUISE.

Qui t'empêche de le faire ? Tu feras dire que tu est souffrant. C'est la vérité ; tu me l'as dit toi-même.

LUCIEN.

Oui, mais depuis... tu sais... je t'ai dit moi-même que j'allais beaucoup mieux.

LOUISE.

Si je te demandais de rester ?

LUCIEN.

Impossible ! Et le baron !

LOUISE.

Si je te priais bien fort ?

LUCIEN.

Ce serait inutile. On ne manque pas un rendez-vous d'affaires. Ah ! s'il s'agissait de plaisirs... Allons, bon ! ma cravate est de travers ! ces choses là n'arrivent qu'à moi ! Oh ! la vie !

LOUISE.

Je ne t'ai jamais vu si préoccupé de ta toilette.

LUCIEN.

Oh! préoccupé!... Au fait, quand cela serait? J'ai mon amour-propre de plébéien, et je tiens à prouver au baron qu'on n'a pas besoin d'avoir été aux croisades pour être bien cravaté. Ce n'est pas qu'il soit fier, oh Dieu! non. Et ce que j'en fais, c'est moins pour lui que pour ses invités.

LOUISE.

Tu viens de dire à l'instant que ce serait une soirée d'affaires.

LUCIEN.

Eh bien! cela me donne-t-il le droit d'y aller vêtu comme un ferblantier? — Tu vous as des raisonnements!... Allons, autre chose à présent! Il suffit que je sois pressé...

LOUISE.

Qu'y a-t-il?

LUCIEN.

Il y a que la boucle de ma bretelle est retournée. Ces choses-là n'arrivent qu'à moi! Oh! la vie! — Tu me feras le plaisir de ne plus m'acheter des bretelles comme celles-là.

LOUISE.

C'est un cadeau de ma mère. Elle a cru bien faire.

LUCIEN.

Oh ! elle croit toujours bien faire, ta mère...*

LOUISE.

Pourquoi dis-tu cela ? Tu lui en veux donc bien ?

LUCIEN.

Moi ? au contraire. Sans elle, je n'aurais pas une bonne petite femme que j'adore.

LOUISE, *vivement.*

Parles-tu sérieusement ?

LUCIEN.

Sans doute.

LOUISE, *allant vers Lucien.*

Mais alors...

LUCIEN, *la poussant doucement.*

Pardon...** Tu es devant la glace, et je suis pressé. Pour en revenir à ta mère, elle a le tort de croire que je l'ai épousée en même temps que toi. Je ne l'ai pas épousée du tout. Il faut qu'elle se mêle de tout dans la maison. Si je mange un œuf à la coque, elle veut savoir combien j'y mets de grains de sel, et si je lui dis vingt grains, elle trouve qu'il y en a un de trop, et quelque fois même deux. Je n'aime pas cela.

LOUISE.

Mais, mon ami...

* Lucien, Louise.

** Louise, Lucien.

LUCIEN.

Je te dis que je n'aime pas cela. Aussi, quand elle me donne un conseil, qui peut être bon... par hasard... je m'empresse... tu entends? je m'empresse de faire le contraire.

LOUISE, *à part.*

Et moi qui comptais sur l'intervention de ma mère! Ah! c'est impossible maintenant; et Lucien va m'en vouloir de l'avoir fait venir. (*Haut.*) Mon ami?...

LUCIEN, *brusquement.*

Voyons. Qu'est-ce que c'est encore?

LOUISE.

Comme je vais être seule...

LUCIEN.

Le grand malheur! pour une soirée...

LOUISE.

Et que peut-être tu rentreras un peu tard...

LUCIEN.

C'est probable; les affaires!

LOUISE.

J'ai fait dire à ma mère de venir me tenir compagnie... Cela ne te contrarie pas?

LUCIEN.

Voilà encore une idée! Que veux-tu que cela me fasse?

Ne dirait-on pas que je suis un Barbe-Bleue... que je passe ma vie à te faire souffrir ?

LOUISE.

Oh ! non, mon ami, non. Tous les rêves que j'ai faits, eune fille, le mariage les a réalisés. J'ai été bien heureuse ! Pendant deux ans tu as été si bon pour moi ! Ah ! je t'en remercie !

LUCIEN.

Pendant deux ans ! Ce qui veut dire que je ne le suis plus, n'est-ce pas ? Dis-le de suite. Depuis une heure, je ne sais dans quel but... Je ne veux pas le savoir... tu es là à me chercher une querelle d'Allemande...

LOUISE.

Moi !

LUCIEN.

Dame ! à moins que ce ne soit moi. Mais c'est assez... je n'ai pas de temps à perdre : je suis attendu. Les affaires ! Bon ! et mes gants ! Vous verrez que je ne trouverai pas mes gants ! Ces choses-là n'arrivent... Oh ! la vie ! la vie ! *

LOUISE.

Les voici, mon ami. (*Elle prend les gants et veut les lui donner, mais, dans son trouble, elle les laisse tomber.*)

LUCIEN.

Maladroite ! Oh ! pardon !... Mais aussi on a beau être patient... (*Il ramasse les gants.*)

* Lucien, Louise.

LOUISE.

Oui, j'ai tort. Il faut m'excuser... je suis un peu souffrante.

LUCIEN.

Toi?

LOUISE.

Oh! ce n'est rien!

LUCIEN.

Mais cette indisposition t'a prise bien subitement!

LOUISE.

Comme la tienne t'a quittée. Que veux-tu? Il faut croire que quand le baromètre monte pour toi, il descend pour moi.

LUCIEN, *à part.*

Qu'est-ce que cela signifie? et comme elle me dit cela d'un air triste! Se douterait-elle?... Oh! pour un bal... c'est un plaisir si innocent... (*Haut.*) Allons, bon! l'autre bretelle à présent!... Oh! les bretelles de la belle-mère!... (*Il ôte son habit et, au moment où il le pose sur la chaise, il aperçoit par terre la lettre lue par Louise à la scène cinquième et la ramasse.*) La lettre de Chauvinet! Si Louise l'a lue, je comprends ses inquiétudes. Ce style débraillé... un souper de garçons!... Et pas un mot de reproche!... Pauvre enfant!... Ah! si je n'avais pas promis à Chauvinet... mais il m'attend... Je ne puis manquer... ce serait me couvrir de ridicule!

LOUISE, *à part.*

C'est la première fois qu'il me parle aussi durement. J'étais si heureuse! et maintenant...

LUCIEN, *la regardant dans la psyché; à part.*

Une larme!... (*Moment de silence; très-bas.*) Une larme!

(Moment de silence.) Ah! au diable! (Il entre à gauche; la porte reste ouverte.)

LOUISE, *essuyant ses yeux; à part.*

Heureusement il ne m'a pas vue. C'est à lui de deviner, sans que je le lui dise, ce que je dois souffrir, et s'il ne le devine pas, c'est qu'il ne m'aime plus. Voyons, du courage! Lucien, as-tu bien tout ce qu'il te faut?

LUCIEN, *à la cantonade.*

Oui, oui, je n'ai besoin de rien.

LOUISE.

Comme le temps va me sembler long jusqu'à ce qu'il revienne!

LUCIEN, *il rentre; à part.*

Bonnes petites pantoufles, je vous reviens!

LOUISE, *sans regarder.*

Si je puis t'aider?

LUCIEN.

Merci, c'est inutile. Je n'ai plus que mon habit à passer... (*appuyant*), mon habit noir! (*A part, en mettant sa robe de chambre.*) Comme on est bien dans sa robe de chambre! Et moi qui m'en moquais! Je ne le ferai plus! (*Il va s'asseoir sur un des coins du canapé. Louise, assise à l'autre coin, a la tête tournée de l'autre côté.*)

LOUISE, *à part.*

Depuis deux ans il n'a pas passé une soirée loin de moi. Je brodais; lui, causait de ce qui est notre espoir à tous

deux. Il se représentait une petite famille jouant à nos pieds, ou bien il prenait un livre... (*Lucien prend le livre apporté à la scène quatrième*) et il me disait :

LUCIEN.

Louise, il est déjà tard, et tu oublies notre lecture. Je commence.

LOUISE.

Toi !

LUCIEN, *lisant*.

« Chapitre MMDCCXLV... »

LOUISE.

Mais, je rêve... je croyais... Tu restes donc ?

LUCIEN.

Oui, chère enfant, oui.

LOUISE.

Tu restes ! Oh ! quel bonheur ! Mon Lucien !... Mais ton ami ?

LUCIEN.

Chauvinet ? Je vais lui écrire un mot, et il faudra qu'il ait un bien mauvais caractère s'il se formalise après ce que j'ai fait pour lui : je l'ai fait baron ! (*Entre Suzette.*)

SCÈNE X

LUCIEN, LOUISE, SUZETTE.

SUZETTE, à Louise. *

Madame, votre mère est sortie. On ne sait pas à quelle heure elle rentrera.

* Suzette, Lucien, Louise.

LUCIEN.

Ah! tant pis! tant pis! Cette bonne mère! Moi qui aurais été si heureux de l'embrasser, vrai!

SUZETTE.

Monsieur, la voiture est en bas.

LUCIEN.

Quelle voiture? Ah! c'est juste: j'oubliais. Et quel temps fait-il?

SUZETTE.

Ah! monsieur, il neige! il neige! le cocher est tout blanc!

LUCIEN.

Le pauvre homme! Eh bien! donnez-lui ces vingt francs, et dites-lui de se reconduire chez lui. (*Se tournant vers Louise.*) C'est si bon d'être chez soi!

SUZETTE, *à part.*

Vingt francs au cocher parce que j'ai dit qu'il était tout blanc!... Il va s'arrêter chez tous les marchands de vin, et alors il sera gris. Je ne lui donnerai que dix francs... Dix francs! je ne lui en donnerai que cinq... tout à l'heure. (*Elle arrange le feu pour avoir un prétexte de rester, et observe les deux époux.*)

LOUISE, *à Lucien qui s'est rapproché d'elle.*

Ainsi, tu renonces à spéculer sur les terrains?

LUCIEN.

Oui, je me trouve assez riche, mon doux trésor!

LOUISE.

Tu ne feras plus de barons ?

LUCIEN.

Surtout je ne ferai plus de contes.

LOUISE.

Tu n'auras plus jamais de regrets en songeant aux plaisirs passés ?

LUCIEN.

Jamais !

LOUISE.

Pourtant tu étais, ce soir encore, tout feu pour le bal.

LUCIEN.

Oh ! ce feu là est maintenant bien éteint : il est tombé une larme dessus. *

ENSEMBLE.

AIR nouveau de M. Ventéjoul.

Quand on est deux
Cœurs amoureux,
Qu'importe qu'il neige ou qu'il gèle !
Quand on est deux
Cœurs amoureux,
D'amour la plus faible étincelle
Réchauffe mieux que tous les feux.

* Lucien, Louise, Suzette.

FIN.